



N° SAU/046 - 15 décembre 1961

INFLUENCES GRECQUES SUR LA PENSÉE ARABE

Tel est le titre d'un article écrit par M. Roger Arnaldez, professeur de Civilisation musulmane à la Faculté des Lettres de Lyon, dans les *Études Méditerranéennes* (n° 8, novembre 1960, pp. 5-16). Cette étude, un peu technique, mérite certainement d'être analysée. Mme si les phénomènes observés se rapportent au passé et non à l'actualité, le sujet débattu n'a pas perdu de son intérêt, d'autant plus que de nos jours bien des façons de voir traditionnelles sont remises en question, dans les pays musulmans : la raison entend reprendre ses droits et on discerne même, chez quelques penseurs, une sorte de renouveau de positions défendues lors des premières luttes théologiques (1), ou un genre de rationalisme tout au moins.

Les sociologues parlent actuellement de l'aire culturelle islamo-méditerranéenne et tel poète libanais contemporain déclare puiser son inspiration et ses thèmes au-delà, dans le temps et l'espace, du seul monde musulman. Les échanges ont été nombreux, au cours des siècles, dans ce monde méditerranéen et les interpénétrations n'ont certes pas cessé.

Que peut-on dire, précisément, des influences grecques sur la pensée arabe d'autrefois ?

L'auteur précise d'abord qu'il faut distinguer deux domaines différents quoique parfois en relation : celui des "sciences coraniques" (grammaire, critique des hadith et exégèse des textes, droit et jurisprudence, théologie enfin) et celui des sciences profanes. La grammaire et la théologie ("Kalam") ont subi des influences, mais :

"bien plus profonde et décisive est l'action de la pensée grecque dans la métaphysique, la cosmologie, la politique et la morale, les sciences de la nature. Ici, on se trouve en présence d'emprunts tels qu'on est tenté de ratifier l'opinion courante selon laquelle les Arabes n'ont rien inventé, rien découvert, mais simplement transmis le trésor de la connaissance des Anciens. Cette opinion est inexacte, mais il est certain que l'emprunt matériel fait aux systèmes et aux grandes oeuvres de l'Antiquité est considérable".

Il faut toutefois ne pas confondre les constructions cosmologiques des Philosophes ("les falasifa") (2) avec leurs recherches proprement scientifiques ou avec les travaux des purs savants. Des questions de vocabulaire et de termes techniques sont également en jeu, de même, bien sûr, que les exigences de la foi islamique elle-même.

INFLUENCE DE LA GRECE SUR LA PENSEE THEOLOGIQUE DE L'ISLAM ("Kalâm").

Parmi les premiers théologiens de l'Islam, les Mu'tazilites furent amenés à poser la grave question de la prédestination et du libre arbitre. Elle fut posée en termes spéculatifs (ardus), alors que, dans la religion vécue, le problème se résout de lui-même puisque le musulman se sent dans la main de Dieu mais en même temps se sent libre de pécher ou non. Ces premiers théologiens se formèrent au contact des cercles chrétiens de Syrie, où nous voyons, à cette époque, Saint Jean Damascène et ses disciples, discuter précisément de ces questions du libre arbitre, du bien et de la bonté divine. Les rencontres entre théologiens musulmans et chrétiens durèrent longtemps : s'opposant aux penseurs chrétiens, les musulmans n'en subissaient pas moins leur influence et, à travers eux, celle de la pensée grecque. Ils comprirent ainsi la nécessité dans laquelle ils étaient de s'appuyer sur cette pensée rationnelle pour répondre aux objections et interpréter le message coranique.

Il ne s'agit pas ici de la transmission de grands systèmes, mais plutôt "de la transmission d'un humanisme et d'un ensemble d'idées qui s'y rapportaient" : réflexion sur la nature humaine et sur sa condition, sur la nature de Dieu selon, ce que la raison peut en dire du fait de la transcendance divine absolue.

"Évidemment, précise l'auteur, il ne faut exagérer ni cet humanisme ni ce rationalisme. Audacieux si on les compare aux conceptions courantes en Islam, ils nous paraissent bien timides, pris tels qu'ils sont. Ce qui les caractérise le mieux, c'est, qu'ils reposent sur la reconnaissance d'une pensée humaine, d'une activité de pensée qui au-delà des mots et par leur moyen, saisit les idées, non des idées platoniciennes éternelles et exemplaires (l'Islam ne va pas jusque-là), mais des réalités de l'intelligence qui sont soumises aux lois de cette intelligence et ne se laissent pas régir par les seules prescriptions de la grammaire et du lexique. Les mots se prêtent aux divers besoins de l'expression intellectuelle, ils subissent des évolutions sémantiques et se chargent de significations "subtiles", c'est-à-dire figurées. Autrement dit, le mot ne commande pas la pensée, contrairement à ce que veulent les orthodoxes qui partent des textes révélés, mais la pensée commande le mot, lui donne la vie et la valeur expressive.

"Un tel résultat nous semble mince et nous comprenons mal qu'il ait fallu recourir aux Grecs pour en arriver là, Cependant, il constitue un événement capital en Islam contre lequel s'acharneront pendant des siècles les représentants d'une étroite orthodoxie: car il ouvre la voie au commentaire figuré, qui cherche le "sens caché" sous le "sens apparent", et qui deviendra chez certains mystiques ésotériques un véritable commentaire allégorique, par suite d'une nouvelle vague d'influence des gnosés hellénistiques.

"Le Mu'tazilisme a donc une très grande importance dans l'évolution de la pensée musulmane. D'une part il a déclenché des réactions d'où sont sorties les principales écoles théologiques depuis celles qui ont cherché un compromis entre les impératifs des textes et certaines exigences de la raison, jusqu'à celles qui sont restées farouchement enfermées dans une théologie à base littéraliste, mais qui ont eu à se défendre et par conséquent à entrer plus ou moins dans la problématique de leurs adversaires. D'autre part, le Mu'tazilisme a eu sa propre évolution : non seulement il s'est fragmenté en de nombreuses sectes, mais au fur et à mesure que la pensée grecque était mieux connue, il s'est enrichi, il a encouragé une certaine culture "classique" qui eut de brillants représentants, même après la réaction du Calife al-Mutawakkil contre la théologie mu'tazilite. Beaucoup de savants se rattachent à cette école qui fait ainsi figure d'école libérale". (3).

INFLUENCE DE LA GRECE SUR LES PHILOSOPHES (LES "FALASIFA") ET SUR LA SCIENCE.

L'influence fut ici beaucoup plus directe et nette ; ceci grâce aux nombreuses traductions des oeuvres grecques en arabe, durant les premiers siècles de l'histoire musulmane. Ainsi, par exemple, pour la médecine : aux VII^e et VIII^e de notre ère, les médecins sont juifs et chrétiens, mais au siècle

suivant des médecins musulmans font leur apparition et ils forment au X^e siècle une majorité considérable. "Grâce aux traducteurs, l'arabe, de langue poétique et religieuse qu'il était, devient une langue scientifique et philosophique" : "l'astronomie et les métaphysiques grecques, la médecine grecque, la mécanique grecque (Héron d'Alexandrie), la pharmacopée grecque (Dioscoride) passent dans l'héritage arabe".

M. Arnaldez note que cet héritage n'a pas été reçu passivement mais qu'il a été l'objet de remaniements, d'éclaircissements soit des idées, soit des faits. Dans les commentaires, les Arabes intégrèrent leurs observations personnelles, leurs opinions, toujours à partir de l'idée qu'il existait une unité et une harmonie fondamentale de toutes ces connaissances reçues de l'Antiquité grecque. Toutes les sciences ont un objet découlant du Premier principe, par une procession et une descente à travers des sphères : "l'unité et l'harmonie des sciences est donc le reflet de l'unité et des correspondances de l'univers".

L'instrument, qui permit à ces savants d'assimiler et de systématiser l'héritage grec, fut la logique, essentiellement celle d'Aristote. "C'est à la pénétration de cette logique dans les milieux musulmans, qu'on mesure le mieux le degré de pénétration des influences grecques. Car un emprunt est toujours chose superficielle, La formation méthodologique des esprits atteint une tout autre profondeur". La réaction orthodoxe fut certes violente, mais des penseurs, tel que Ghazali (+ 1111) s'y rallièrent, bien que de tradition ach'arite (c'est-à-dire de l'école théologique qui s'imposa par la suite jusqu'à nos jours). La logique permet de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux; elle est "un art de contrôle".

"Évidemment ce simple point de vue entraîne de graves conséquences. Si la logique apporte le critère de ce qui est vrai, il en résulte que la vérité tient à la nature des choses et des idées, et qu'elle ne dépend pas exclusivement de la volonté et de la révélation de Dieu. Cette part faite à la raison humaine scandalisait les pieux orthodoxes.

"... Quelque grandiose que soit le monument de connaissances que la Grèce a laissé aux Arabes, c'est encore la logique qui semble avoir exercé sur eux la plus forte influence. Elle leur a permis de recueillir avec fruit l'héritage des penseurs et des savants de l'Antiquité; elle leur a permis d'entrer dans cet héritage et de prendre la suite des glorieux anciens. Elle leur a donné accès à un humanisme de la raison qui, avec celui de la liberté et du Bien dont nous avons parlé d'abord, les a qualifiés pour être un chaînon important dans le développement de la civilisation.

Mais la longue opposition de l'Islam orthodoxe à l'introduction de cette logique a favorisé dans ces milieux philosophiques et théologiques musulmans, une critique de l'exacte valeur de la raison logique et de l'usage qu'il convenait d'en faire. De ce fait, la philosophie et la théologie spéculative n'ont pas, en Islam, la souveraineté et la sérénité tranquille qu'elles ont eues, en dépit des luttes d'écoles, dans l'Antiquité grecque ou le Moyen Age chrétien... Les orthodoxes stricts ne connaissaient que deux sources de vérité : la Parole de Dieu, c'est à dire le donné révélé, les signes de Dieu, c'est à dire le monde sensible. Le premier moyen de les attaquer consistait donc à leur montrer que les conclusions de la raison, dans son application au monde sensible, étaient justes".

Voulant sauvegarder à tout prix la transcendance absolue de Dieu et sa toute puissance, les théologiens orthodoxes eurent pour ainsi dire peur de ce critère de discernement. Comme le note Gibb, "il semble clair que les théologiens musulmans, dès qu'ils réalisèrent où la philosophie, au sens strict du mot, pouvait les mener, reculèrent" (4). Par réaction contre l'élément modérateur du mu'tazilisme, ils en vinrent aux positions extrêmes : aucune limitation quelle qu'elle fût, à la puissance et à la volonté de Dieu, ne fut admise et aucun terme de l'expérience humaine ne fut applicable à Dieu (méconnaissance, donc, de la voie de l'analogie pour une approche de la connaissance des réalités divines).

Le tragique de la pensée musulmans fut peut-être qu'une certaine théologie, celle de l'ach'arisme, domina et étouffa la tradition mutazilite, sans parler bien sûr de la "fermeture de la porte" du raisonnement personnel et indépendant, par les juristes, depuis le début du IV^e siècle de l'Hégire, et de la soumission aveugle à l'enseignement traditionnel reçu ("taqlid").

En tout cas, M. Arnaldez, dans sa conclusion, résume cette question des influences grecques en disant :

"Ainsi la Grèce a offert à l'Islam ce qu'elle a offert au Christianisme, les moyens de fonder l'universalisme religieux sur un intellectualisme. Mais l'Islam dans son ensemble, n'en a pas profité. Tous ceux de ses penseurs qui ont subi l'influence grecque, il les a repoussés en marge de son orthodoxie, ou il n'a retenu que ce qui était dans la pure tradition musulmane. Ses théologiens attirés ont cru à la possibilité d'un universalisme de la Loi telle qu'elle est dans le Livre, puisque la Loi est le commandement de Dieu et que Dieu est le Maître des Mondes. Seuls pouvaient comprendre la Grèce ceux qui faisaient confiance à l'homme,

Bien avant que ce problème se pose à l'Islam, Philon d'Alexandrie avait compris que le particularisme littéral de la Loi juive ne pouvait satisfaire aux exigences de l'universalisme issu de la pensée messianique, sans prendre appui sur les spéculations des philosophes grecs. A sa suite, les Pères de l'Église ont engagé le Christianisme dans une alliance féconde avec l'hellénisme. Ils rencontrèrent des réticences et des obstacles, mais ils en triomphèrent, et leur triomphe devint celui de tous les chrétiens".

Les Mu'tazilites n'aboutirent pas au même résultat. Les "falasifa", Ghazali et d'autres, ne parvinrent pas à étendre à tout l'Islam l'influence de la pensée grecque; les tendances musulmanes particularistes dominèrent et sont toujours vivaces dans les milieux de stricte observance, pieux et traditionalistes (5).

"Voici pourquoi l'Islam, si proche de l'Occident par le contenu de sa Révélation, par sa théologie spéculative et mystique, par sa science et sa philosophie, par tous les grands problèmes religieux qu'il a posés et scrutés, est par ailleurs si loin de nous du fait de son farouche particularisme. Faut-il donc le découper en compartiments séparés et étanches : un Islam littéral, un Islam mystique sous l'influence de gnosés diverses, un Islam spéculatif, sous l'influence de la Grèce ? Certes non. Si on s'en tient au Sunnisme, l'Islam est un et constitue un vaste champ religieux où s'affrontent, sans jamais se concilier, tous ces différents aspects, en créant une tension caractéristique. On peut dire de ce point de vue que le pôle de l'influence grecque n'est pas un centre d'attraction extérieur, mais qu'il a été intégré et a reçu sa place à l'intérieur de l'Islam, une place toujours discutée et remise en question, mais qui malgré tout reste acquise".

Et il est bien certain qu'actuellement l'influence des philosophies occidentales, la mise en contestation du "passéisme", la réouverture des portes de la recherche et de l'interprétation personnelle, etc... sont des approches et des cheminements vers un humanisme nouveau, universaliste, se voulant même, chez certains, dégagé des constantes séculaires qui marquent l'originalité d'une personnalité. Il est facile de constater que des élites nouvelles font d'abord confiance à l'homme (6). Mais reste à savoir si cette foi en l'homme sera sauvée par une foi en Dieu qui ne se manifeste souvent pas que par des protestations verbales ou une vague religiosité.

NOTES

1. Sur le renouveau mutazilite, voir R. Caspar, P. B. dans les Mélanges de l'Institut d'Études Orientales du Caire (MIDEO), IV, 1957, pp. 141-201.
Le Mu'tazilisme fut une "école" de théologie des premiers siècles de l'Islam dont les prises de position ont été d'abord politiques puis "doctrinaires". Sur ce second plan, les Mu'tazilites soutenaient en particulier la doctrine du libre arbitre et le pouvoir de la raison de connaître par elle-même le bien et le mal en soi, sans le secours de la révélation. Ils furent souvent appelés les "rationalistes" de l'Islam. En réalité, ils ne faisaient, eux aussi, que défendre les dogmes musulmans, mais en se servant de la philosophie grecque.
2. "Philosophie d'inspiration essentiellement platonico-aristotélicienne, d'expression arabe, et d'influence musulmane" (L. Gardet et G. D. Anawati).
3. Le philosophe marocain, Mohammed Aziz Lahbabi donnait même comme titre à une conférence faite au Centre culturel islamique (à la Sorbonne) le 2 mai 1958 : "Les Mu'tazila, premiers personnalistes de l'Islam" (Note de COMPRENDRE).
4. H. A. R. Gibb, "La structure de la pensée religieuse de l'Islam", Paris, Larose, 1950, p. 40.
Voir aussi L. Gardet, "Philosophie et religion en Islam avant l'ère 330 de l'Hégire" dans les Actes du

Colloque de Strasbourg (12-14 juin 1959) : "L'élaboration de l'Islam", sous la direction de C. Cahen, Paris, PUF, 1961, pp. 38-60.

5. D'une façon générale, outre les causes historiques et l'ambiance fermée de l'orthodoxie, qui ont pu favoriser et accélérer le mouvement, M. Arnaldez, comme le professeur Gibb, insiste sur la cause de la décadence de la pensée musulmane. : la scolastique musulmane ne s'attaqua jamais aux vrais problèmes philosophiques, dit Gibb (op. cit. p. 40), tandis que M. Arnaldez parle d'une sorte de cécité intellectuelle en face des problèmes véritablement philosophiques". La puissance de raisonnement, la subtilité, la finesse d'analyse, le génie d'invention, etc... ne firent pas défaut, mais l'intelligence des penseurs s'attacha souvent à des points de détail, à des ajustages ou réajustages de doctrines ou de notions, sans jamais définir un problème d'ampleur vraiment philosophique. "Telle est, dit l'auteur, la cause d'un mal qui finit par réduire à néant les promesses les plus certaines" ("Comment s'est ankylosée la pensée philosophique dans l'Islam ?" dans le volume des Actes du Symposium de Bordeaux sur "Classicisme et déclin culturel dans l'histoire de l'Islam", Paris, G. P, Maisonneuve, 1957, p. 259).
6. Un sociologue comme le professeur Berque verrait sans doute dans le fait que les musulmans n'ont pas réussi à "fonder l'universalisme religieux sur un intellectualisme" une confirmation de ses vues sur l'homme-musulman, l'Arabe plutôt, qui participerait davantage de l'univers d'Héraclite et de l'âge présocratique (avec son indivision où baignèrent l'Orient et l'Occident) que de l'univers d'Aristote, davantage de Plotin que de Platon, L' "énergie unitaire" des Arabes qui se manifeste aujourd'hui par un désir de retourner au naturel, de restituer l'homme global, en harmonie avec le cosmos, en serait le signe (cf. COMPRENDRE, série saumon, n° 35 du 1/9/60 "Rupture de l'homme musulman traditionnel").



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--